

on l'arrose aussitôt, pour que les graines prennent racine ; et on continue tous les jours tant qu'il fait chaud et qu'il ne pleut pas.

50. On doit toujours se souvenir de ne mettre en vue et à l'entrée du jardin, que ce que le jardinage a de plus gracieux pour la vue et pour l'odorat, et de placer à l'écart les plantes fortes, les choux, les fumiers, etc.

60. On peut aussi entremêler les planches de différentes sortes de plantes, mettre des planches de verdure parmi des planches de racines, et ainsi du reste, pour que la variété des planches du carré plaise mieux à la vue, et que les plantes de mêmes espèces ne s'affament pas les unes les autres ; car la nature ne se plaît pas moins dans la diversité, que la vue.

70. Il faut placer auprès de l'eau les plantes qui ont le plus besoin d'arrosements.

80. Ne semer et ne replanter jamais deux années de suite une même chose dans un même endroit, tant qu'on le peut.

90. Quand les semences sont levées, les arroser, les enraciner avec soin, sans prendre les bonnes herbes pour les mauvaises ; les serfouir, pour que la terre, bien descellée, profite de la pluie et des arrosements ; et arroser exactement pendant les hâles du printemps et la chaleur de l'été, surtout les plantes qui ont le plus besoin d'eau, comme les laitues pour pommier, les concombres, les raves, les oignons, le céleri, etc.

100. Enfin, tenir toujours la terre bien meuble, et y prodiguer les amendements, parce que les plantes potagères l'exigent beaucoup.

(A suivre.)

Conseils à la jeune fermière.

(Suite.)

Manière d'engraisser les oies.—Il y a diverses manières d'engraisser les oies ; je vais l'indiquer les principales. Il y'en a qui les enferment dans une futaille de trois juste assez larges pour qu'elles puissent y passer la tête et se nourrir au dehors. Il y en a d'autres qui mettent les oies séparément dans des pots de terre sans fond et assez étroits pour que la bête s'y trouve engagée ne puisse se retourner et mouvoir. J'en sais encore qui commencent par enlever aux oies quelques plumes des ailes et du croupion et qui les mettent ensuite douze par douze dans des caisses étroites et basses, où elles ne peuvent ni se tenir debout ni remuer librement. On met à leur portée de la paille et beaucoup d'eau. Quand leur appétit baisse, on leur bourre le jabot deux fois par jour d'abord, et ensuite trois fois, au moyen d'un entonnoir dans lequel on verse du grain, et, au fur et à mesure que le jabot se remplit, on retire l'entonnoir et l'on offre à l'oie une écuelle d'eau dans laquelle quelques éleveurs mettent du sable et du charbon de bois en poudre. J'en sais d'autres enfin qui enferment les oies jeunes et maigres, chacune dans une boîte étroite, dont le fond est à jour pour le passage des ordures. C'est là qu'elles vivent et se développent jusqu'à n'y plus tenir.... Cette boîte ne présente qu'une ouverture qui permet à la bête de manger et de boire dans une auge mise à sa portée. Il y a même, dit-on, des éleveurs barbares qui crevent les yeux aux oies et leur clouent les pattes sur des planches pour obtenir le repos parfait et éviter toute distraction ; mais nous en doutons.

Il te faudra trois semaines pour bien engraisser une oie, et, de 40 à 50 livres de blé d'inde ou d'orge. Dès le mois de novembre, tu te mettras à la besogne, et, avant d'emprisonner les oies maigres, tu les plumeras sous le ventre. Tu choisiras ensuite un lieu étroit, assez frais, à demi obscur, silencieux et éloigné du voisinage des oies criardes. Ces précautions prises, tu adopteras l'un des procédés que je t'indiquais tout-à-l'heure, et bien entendu le moins cruel de tous.

Les éleveurs qui se servent de la futaille pour y mettre les oies en commun, leur donnent ordinairement à manger de la pa-

tée faite avec du lait et de la farine d'orge, ou de la farine de blé d'inde et de sarrasin, ou des patates cuites. Quant à l'eau, ils en fournissent à discrétion.

Les éleveurs qui mettent chaque oie dans un pot de terre défoncé, obtiennent une graisse plus rapide en les nourrissant de la même manière. Souvent, au bout de quinze jours ou de trois semaines, on est obligé de casser les pots pour en sortir les volailles à l'engrais.

Je ne conseille pas ni la troisième ni la quatrième manière, parce qu'elles sont trop cruelles.

A présent, je te dirai un mot de deux maladies qui peuvent attaquer les oies dans le cours de leur existence : ce sont la dysenterie, et le tournis. Dans le cas de dysenterie, on recommande de faire cuire des glands dans du vin et de leur faire avaler cette boisson. Dans le cas de tournis, que l'on reconnaît dès que la volaille allonge le cou, secoue la tête, s'agite, traîne les ailes en marchant, tourne sur elle-même et refuse la nourriture, il est d'usage de percer avec une épingle une veine bien marquée qui se trouve sous la peau qui sépare les doigts, et, après la saignée, de lui tenir la tête et le cou quelques instants dans l'eau, et de renouveler de temps en temps.

Un dernier mot sur les usages de l'oie. Sa chair, tu le sais, n'est pas précisément délicate, mais nous nous en contentons et pourrions nous en contenter à moins. Sa graisse est d'une finesse sans pareille et est fort recherchée dans plusieurs cas de maladie ; ses petites plumes servent à faire des oreillers et des lits que l'on place entre deux matelas ; ses grosses plumes sont encore très-utilisées.

Une oie d'un an te donnera jusqu'à une livre de plume ; une jeune, 1/2 livre. Puisque nous sommes sur ce chapitre, tu sauras que la plume des oies maigres vaut mieux que celle des oies grasses ; que celle des oies vivantes est préférable à celle des oies mortes. Voilà pourquoi il est préférable de plumer la volaille tuée, tout de suite après l'opération. La plume morte se met en pelote et se gâte plus tôt que la plume vive. Voilà pourquoi encore il vaut mieux acheter la plume en juillet et en octobre qu'en décembre, parce que, dans ce dernier mois, il est certain que la plume provient d'oies tuées.

Tu sauras qu'il existe encore une différence entre la plume de juillet et la plume d'octobre ; celle de juillet n'est pas mûre, tandis que l'autre l'est parfaitement, puisque c'est le moment de la mue et qu'elle tombe toute seule. J'ajouterais qu'aussitôt le déplumage fait, tu auras soin de mettre la plume au four et l'y laisser pendant une demi-heure, après en avoir retiré le pain. Tu pourras même renouveler l'opération deux ou trois fois. Après cela, tu la conserveras en lieu sec.

Canards.—Si la ferme n'est pas éloignée d'une rivière, d'un ruisseau, d'un étang ou d'une mare, tu pourras élever des canards, et peut être même avec plus d'avantage que les oies ; car ils dépensent moins et leur chair est plus recherchée. Si l'eau te manque, n'en élève point, car ils souffriraient trop, et leur chair n'aurait pas la qualité de celle des autres. Il faut que le canard puisse barboter, sans quoi il se tourmente et ne donne guère d'œufs.

Si tu n'élèves que huit ou dix canards, tu n'auras besoin que d'un mâle. Dans le courant d'avril, les cannes commenceront à pondre et te donneront des œufs chaque jour pendant deux ou trois mois, si tu as soin, bien entendu, de les enlever au fur et à mesure de la ponte. Tant qu'elles n'auront pas réglé leur compte avec toi, tu les tiendras au poulailler, autrement elles s'en iraient au bord des rivières, parmi les roseaux ou d'autres herbes et y feraient leur nid, en sorte que les œufs sernient perdus.

Tu ne laisseras pas à la cane le soin de couvrir ses propres œufs, car sans être une mauvaise mère, elle est une mère imprudente, et les petits à peine éclos, elle les conduirait à l'eau. Il en est ainsi, je le sais, dans l'état de nature ; mais les canes éclos au poulailler, sous une température douce, ne se trouvent pas dans cet état et ne doivent pas entrer à l'eau trop tôt. Tu prendras donc pour couveuse une poule ou une dinde, une poule surtout, car la dinde est distraite, lourde dans ses mouvements et détruit souvent une bonne partie des couvées, en foulant les petits aux pieds. La poule, au contraire, est très-attentive et s'attache aux canetons comme aux poussins. La